



Les yeux d'Esterhazy brillaient de cupidité...

Page 2731.

C. I.

LIVRAISON 341.



— Je suis forcée de le faire, colonel, c'est pour son bien... essayez donc de me comprendre.

Picquart secoua la tête :

— Wells a été très bon pour vous... vous devriez lui en être reconnaissante.

— Mais c'est justement pour cela, que je dois agir ainsi. Je lui suis extrêmement reconnaissante et je ne veux pas qu'il s'attache trop à moi...

Picquart était très ému.

— Quelle curieuse femme... pensa-t-il. Elle a subi toutes les mauvaises influences d'une vie sans scrupules... elle s'est laissé entraîner à mille mauvaises actions... et voilà qu'elle montre soudainement une noblesse de sentiments vraiment étonnante.

Et il était persuadé que Wells aimait cette étrange créature. Quelle révélation ! L'amour illuminant et régénérant les humains !

CHAPITRE CCCLXXXII

APAISEMENT

Le lendemain, von Schwartzkoppen voulut expliquer à sa nièce quel scandale soulèverait, dans le monde, un mariage entre elle et Mathieu Dreyfus et il ajouta amicalement :

Tant que cette affaire n'aura pas été éclaircie, je dois te prier par égard pour notre nom, de ne pas revoir Mathieu Dreyfus.

— Je le sais, mon oncle et tu peux être sûr, que je ne ferais rien en cachette. J'ai promis hier à tante Hélène de me résigner et j'ai toujours tenu mes promesses.

— Je n'ai rien contre Mathieu Dreyfus, Brigitte, j'ai même beaucoup d'estime pour lui, car c'est un homme remarquable. Mais dans notre intérêt à tous, je voudrais éviter pour le moment qu'on accole ton nom au sien. Plus tard, quand tout sera éclairci je ne verrais pas d'inconvénient à...

Brigitte l'interrompt :

— Ne continue pas, mon oncle... je n'ai pas l'intention de revoir jamais Mathieu Dreyfus.

Schwartzkoppen regarda attentivement sa nièce.

— Parce qu'il s'intéresse à une autre femme ?

— Oui...

— Ce peut être seulement une passade, une liaison peu durable, comme elles sont fréquentes à Paris.

Brigitte ne sourcilla pas sous les regards de son oncle.

Schwartzkoppen continua :

— Je voudrais être sûre, Brigitte, que tu as mis fin à cette aventure. Souvent un feu dangereux couve sous les cendres et il suffit d'un souffle pour le ranimer. Vous êtes incompréhensibles, vous autres femmes. Je ne peux pas croire que tu te sois résignée si vite.

Brigitte sourit.

— Je me suis déjà résignée une fois, mon oncle, lorsque je me suis mariée avec Fritz von Stetten. J'avais enterré mes rêves et tous mes désirs. Maintenant j'avais espéré un avenir plus heureux... Mais tu vois, ce n'est pas difficile de se résigner à nouveau... je peux même sourire de tes inquiétudes.

L'attaché d'ambassade lui tendit la main :

— Je te crois et j'ai confiance en toi, mon enfant. Mais pour t'éviter toute agitation, je te prie de partir

demain ou après-demain avec ta tante. Elle a besoin de se reposer et je voudrais que tu lui tiennes compagnie. Malheureusement je ne peux pas l'accompagner, car le service me retient à Paris... les temps sont dangereux et je ne peux pas prendre de vacances. J'avais prévu un voyage de six semaines pour vous.

Brigitte savait bien pourquoi son oncle l'envoyait en voyage. Il voulait être sûr qu'il n'y aurait pas de rencontre entre elle et Mathieu Dreyfus. Et il craignait le hasard, qui joue un si grand rôle dans la vie.

Peut-être serait-il sage de lui obéir.

Elle trouverait de la diversion à Lucerne où elle connaissait beaucoup de gens et où peut-être elle pourrait oublier tout ce qui l'avait rendu si malheureuse durant les derniers mois.

— Je te remercie, mon oncle... dit-elle, — c'est avec plaisir que j'accompagnerai tante Hélène.

Mais le départ des deux femmes devait être ajourné.

Madame de Schwartzkoppen eut une crise du foie et le médecin lui ordonna de rester quelques jours au lit. Brigitte la soigna et sortit souvent seule, car il y avait beaucoup de courses à faire.

Et ce fut ainsi qu'un jour, au tournant d'une rue, elle vit passer celui qu'elle aimait toujours.

L'esprit plein de trouble, elle se dissimula sous le porche d'une maison.

Une jeune fille s'appuyait au bras de Mathieu Dreyfus ; celui-ci se penchait tendrement vers elle, lui racontant quelque chose de plaisant : tous les deux riaient et passèrent sans la voir devant Brigitte.

Elle les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Elle était très calme, d'un calme qui la surprenait elle-même. Comment était-ce possible ?

Un si grand amour avait-il pu mourir si vite ?

Ou s'était-elle trompée lorsqu'elle avait cru aimer Mathieu Dreyfus plus que tout le monde ?

Peut-être son amour n'était-il que de la reconnaissance, parce qu'il lui avait sauvé la vie ?

N'était-elle pas attirée vers lui par besoin d'un confident ?

Elle avait été très malheureuse quand on l'avait forcée à se fiancer avec Fritz Stetten et qu'on lui avait demandé de se sacrifier pour la famille.

Et lorsqu'elle avait rencontré Mathieu Dreyfus, celui-ci avait été si bon et si tendre pour elle, qu'elle s'était irrésistiblement sentie attirée vers lui.

Ce ne pouvait pas être un véritable amour, puisqu'elle avait pu demeurer si indifférente en le voyant.

Ou la vie dure des années passées avec son mari l'avait-elle tellement lassée ?

Elle ne réfléchissait plus, maintenant qu'elle avait vu Mathieu Dreyfus avec cette autre femme, elle savait qu'une rencontre entre eux n'était plus possible.

Et elle espérait retrouver peu à peu son équilibre moral.

CHAPITRE CCCLXXXIII

LES INTRIGUES SE MULTIPLIENT

Ferdinand Esterhazy, qui continuait à vivre sous le nom de comte Jean de Voilement, s'était très vite brouillé avec Ines.

Croyant sa fortune inépuisable, elle montrait de trop grandes exigences. Chaque jour elle avait de nouveau caprices : une fois c'était une robe somptueuse qui lui plaisait, puis un bijou, souvent elle jouait de fortes sommes dans les tripots, car elle prétendait avoir de la chance au jeu.

D'abord ses caprices avaient amusé Esterhazy, mais lorsqu'il vit que son argent se dissipait, sa bonne humeur changea. Des scènes quotidiennes se produisaient qui l'exaspéraient. Il avait déjà assez des querelles avec sa femme ; un beau jour, il disparut sans prendre congé d'Inès et prit une chambre meublée dans un quartier éloigné du centre.

Il y habitait déjà depuis trois semaines, lorsqu'un jour on lui annonça la visite de monsieur Etté.

Le voyant entrer chez lui, Esterhazy s'écria, étonné :

— Bouché ? C'est vous ?.. Je ne peux pas en croire mes yeux... vous vous appelez Etté ?

Le visiteur, un homme extrêmement élégant, lui tendit la main :

— J'ai fait la même chose, que vous, mon cher. M. Etté est en vérité l'officier d'Etat-Major Bouché, comme le comte Voilement est, en vérité, le colonel Esterhazy.

— Asseyez-vous donc, cher ami. C'est une grande surprise pour moi et une grande joie, car je vais enfin savoir ce qui se passe à Paris. Les journaux disent beaucoup de choses, mais on ne peut rien croire.

Il avança une chaise, chercha une bouteille de whisky, deux verres, versa à boire et offrit des cigares et des cigarettes, tout en continuant à bavarder :

— Je vous prie, faites comme chez vous. Je ne peux pas croire encore, que j'ai vraiment un ancien camarade chez moi. Et je ne comprends pas, comment vous avez pu trouver mon adresse ?

Bouché croisa les jambes et sourit :

— Il n'est pas difficile de savoir où vous habitez. A la suite de votre divorce on a su que vous viviez ici sous le nom de comte Voilement.

— J'aurais bien dû imaginer que mon beau-père le raconterait à tout le monde. Vous êtes donc venu en Angleterre dans l'intention de me voir ?

— Naturellement. J'ai même l'ordre de traiter avec vous.

— Tiens, tiens ! Cela me semble dangereux. Est-ce qu'on voudrait me faire rentrer à Paris ?

Bouché sourit ironiquement :

— Non, on n'a pas cette intention. On voudrait vous demander de servir d'intermédiaire.

— Dans quel genre d'affaire ?

— Dans l'affaire Dreyfus.

Esterhazy se mit à rire.

— Ce spectre ne veut donc pas disparaître ?...

— Oui, l'affaire a eu des suites assez désagréables

à l'étranger. On est indigné, on prend partout le parti des amis de Dreyfus. Il faut absolument trouver un moyen d'influencer l'opinion publique dans les états voisins.

— Et on a pensé à moi, pour arranger cela ?

— Justement.

Esterhazy s'inclina :

— Merci de cette marque de confiance... cela m'honore beaucoup.

Bouché fronça les sourcils et fixa Esterhazy d'un regard hautain.

— Ce n'est pas une plaisanterie, mon cher. Je vous prie de traiter cette affaire sérieusement.

Esterhazy s'inclina de nouveau.

— Comme vous voudrez. Disposez entièrement de moi. Il est tout naturel que je sois au service de la patrie. Voulez-vous me faire connaître vos projets ?

— Comme vous vivez depuis quelque temps ici, vous devez connaître des journaux susceptibles de publier vos articles. Le nom d'Esterhazy suffit à attirer l'attention. Le public s'intéressera à vos suggestions et les répandra.

— Bien... et que dois-je écrire ?...

— Vous prouverez la culpabilité du capitaine Dreyfus et vous allez ainsi convaincre l'opinion publique, qu'il s'est réellement rendu coupable du crime pour lequel il a été condamné...

— Et me croira-t-on ?

— Cela dépend de vos articles. On sait bien de quoi vous êtes capables; un homme comme vous est rompu à toutes les ruses...

— Merci pour le compliment.

Bouché ne fit pas attention et continua :

— Il serait bon de dire dans vos articles, que vous vous occupez précisément de rassembler tous les indi-

ces de culpabilité pour en faire un livre, qui va paraître prochainement.

— J'avais depuis longtemps cette intention. Je crois qu'il n'existe personne qui connaisse aussi bien que moi les dessous de l'affaire Dreyfus. Je voudrais bien rendre ce service à la France, mais naturellement je demanderais une indemnité équivalente. Je suis habitué à vivre largement et je voudrais pourtant me permettre quelques distractions. Mais tout cela coûte cher...

— Nous allons vous payer votre temps et vos services. Est-ce qu'une somme de mille francs...

Esterhazy l'interrompt :

— Disons deux mille francs... sans cela l'histoire ne m'intéresse pas. Si je peux rendre un tel service à la patrie, on ne doit pas regarder à la dépense.

— Bon, je prends la responsabilité envers l'Etat-Major, de vous consentir cette somme.

— Vous pouvez être sûr que je me dévouerai complètement à cette affaire. Buvons à une bonne réussite.

Il leva son verre et le tendit à Bouché, qui trinqua avec lui, tout en montrant un visage assez impassible. Lorsqu'Esterhazy voulut remplir à nouveau son verre, il refusa :

— J'ai très peu de temps et je dois rentrer à Paris aussi vite que possible. Je vous fais remarquer encore une fois, qu'il est désirable de démentir dans le plus bref délai les bruits qui prétendent que le colonel Henry a commis des faux. Nous devons tout essayer pour le réhabiliter.

Esterhazy fit, de la tête, un signe affirmatif; il avait avalé plusieurs verres de whisky et prenait de l'assurance.

— Je ferais tout cela..., ne craignez rien. Le colonel Henry deviendra blanc comme un agneau aux yeux

du public. D'ailleurs, j'ai déjà une idée merveilleuse. Savez-vous, ce que j'écrirais ?

— Eh bien ?

— Je déclarerais que j'étais dans le temps l'intermédiaire entre Schwartzkoppen et l'Etat-Major. Et je dirais, que j'ai laissé de faux papiers à l'attaché militaire allemand, pour savoir en retour, qui était le traître, coupable de félonie. Laissez-moi faire, mon cher... j'écrirais un article qui ne laissera aucun doute : Dreyfus était un espion, en relations avec Schwartzkoppen. Je réfuterai les bruits qui parlent de son innocence et ceux qui sont pour lui, deviendront bien vite ses pires ennemis.

Bouché se leva.

— Je vous paierai votre première mensualité d'avance.

Les yeux d'Esterhazy brillaient de cupidité, pendant que son visiteur alignait l'argent sur la table.

C'était, en vérité, une chance inespérée.

Il n'avait pas imaginé qu'il lui serait possible de tomber sur une telle aubaine.

Décidément les crapules trouvent toujours un moyen d'existence. N'était-il pas curieux, que ceux-là même qui l'avaient laissé tomber brusquement, venaient maintenant le chercher ?

Au fond, il aurait dû refuser.

Mais l'argent le tentait, il pourrait vivre sans inquiétude pendant quelque temps, et s'il était habile, cette source de revenus ne tarirait pas...

CHAPITRE CCCLXXXIV

UNE LUEUR D'ESPOIR

— Sois heureuse, Lucie... nous faisons des progrès... dit Mathieu Dreyfus, lorsqu'il entra dans la chambre de sa belle-sœur. Ses yeux brillaient de joie. Lucie qui se tenait près de la fenêtre, tourna la tête et demanda avec surprise :

— Tu apportes des nouvelles ?

— De bonnes nouvelles, Lucie... nos amis se sont mis à l'œuvre.

— Tu penses que l'arrestation et le suicide du colonel Henry avanceront notre affaire ?

Mathieu fit un geste affirmatif :

— On peut s'y attendre, dit-il.

— Raconte-moi, ce qui s'est passé...

Mathieu s'assit et fit, à la jeune femme, le récit de la visite de Laborie chez Cavignac.

— Ils ont promis d'accepter la révision du procès... nous avons enfin obtenu ce résultat...

— Enfin!...

Lucie Dreyfus ferma les yeux, comme si une lumière soudaine l'aveuglait.

La joie et l'espoir d'un changement de la destinée la bouleversaient tellement, qu'elle se sentait incapable de parler.

Mais Mathieu Dreyfus voyait un sourire heureux sur son visage et il imaginait sans peine ce à quoi pensait sa belle-sœur.

Soudain, elle se redressa et même secoua négativement la tête puis elle dit :

— Non, je ne veux pas faire des plans... je ne veux pas penser au bonheur du retour d'Alfred. J'y ai trop souvent rêvé, je l'ai trop désiré... et mes espoirs ont toujours été déçus.

— Ne sois pas si pessimiste, Lucie; cette fois, il n'y a pas de doute, tout ira pour le mieux. Tous ceux qui ont fait du tort à Alfred, seront écrasés.

— Sans doute as-tu raison, Mathieu.

Mais Lucie joignait les mains.

Mon Dieu, murmurait-elle, donnez-moi la force de persévérer jusqu'à la fin.

Mathieu caressa ses cheveux bouclés :

— Ma pauvre Lucie... ta destinée est bien dure; tu as dû beaucoup souffrir.

Toutes mes souffrances seront effacées lorsqu'Alfred sera de retour.

— Ce jour n'est plus très éloigné.

— A quelle date aura lieu la révision?

Mathieu haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais Maître Laborie s'en occupera et Clémenceau va publier de nouveaux articles. L'Etat-Major sera forcé d'admettre la vérité.

— Si nous n'avions pas nos amis, nous n'arriverions jamais au but !

— Tu as écrit à Alfred?

— Non, je voulais le faire mais j'ai attendu afin de pouvoir lui annoncer les nouveaux événements, car j'espérais avoir de bonnes nouvelles à lui transmettre.

— Tu peux le faire, maintenant, Lucie.

— Mais on ne me permettra pas de lui écrire les choses essentielles.

— Je suis sûr que tu trouveras un moyen quelconque pour lui faire comprendre ce qui se passe.

— Oui, je vais lui écrire de suite... Je veux lui dire tout mon amour... Je veux lui dire combien nous pensons tous à lui. Chaque nuit je rêve de lui... j'entends sa voix plaintive, je sens qu'il a besoin de moi et qu'il souffre.

— Mais il est fort, Lucie il reprendra le dessus.

— S'il revient, je ferais tout pour lui faire oublier ces heures terribles, j'essaierai de guérir par mon amour les plaies que le destin lui a causées.

— Il faut croire à l'avenir, Lucie, la foi peut tout vaincre, elle nous donnera la force de lutter jusqu'au bout.

Lucie tendit les mains vers Mathieu.

Et elle dit avec force.

— J'aurai du courage... je lutterai avec vous... Puis, le regardant attentivement :

— On dirait que tu as changé depuis quelque temps, Mathieu, tu sembles plus heureux, plus calme qu'auparavant.

Mathieu sourit :

— Vous autres femmes vous vous apercevez de tout...

— Aurais-tu rencontré une femme, qui a su illuminer un peu ton existence ?

Je vois que tu devines tout Lucie.

— C'est bien la vérité ?

— Oui, j'ai rencontré par hasard une femme merveilleuse.

Lucie leva la tête :

— Tu m'as déjà dit une chose pareille, il y a quelques années, Mathieu. C'était à Noël, et tes yeux bril-

laient comme aujourd'hui. Mais ensuite, tu ne m'as jamais plus rien dit, tu es devenu silencieux et, devinant que quelque chose s'était brisé dans ton cœur, je n'ai plus osé t'en parler.

— Je ne voulais rien te raconter Lucie, car tu souffrais toi-même, et je ne voulais pas t'importuner avec mes malheurs.

Elle lui prit les mains :

— Veux-tu me raconter cela maintenant ?

— Oui, ce n'est plus un secret pour toi, Lucie : tu sais que j'aimais Brigitte de Stetten et qu'elle était mon idéal. J'étais sûr qu'elle m'aimait aussi. Mais c'était un amour sans espoir, car Brigitte était fiancée à un autre homme et elle devait tenir ses promesses. Je l'ai revue, lorsqu'elle était mariée et j'ai su, qu'elle était malheureuse. Maintenant elle est libre.

— Son mari est mort ?

— Oui...

— C'est pour cela, que tu es si heureux ?

Mathieu secoua négativement la tête.

— Non, Lucie, tout cela appartient au passé. Je savais que nous ne pourrions jamais être heureux ensemble, et mes désirs se sont calmés. Je pense à Brigitte comme à une disparue et comme je n'ai jamais reçu de lettres d'elle, j'ai pu l'oublier. Et maintenant la présence de Nini Bertholet l'a complètement remplacée.

— Est-il possible Mathieu ?

— Je te dis ce que je pense, Lucie...

— Peut-être les hommes aiment-ils autrement que les femmes. Je ne peux même pas m'imaginer que je pourrais aimer un autre homme qu'Alfred. Même s'il était mort, je n'aimerais jamais que lui.

— Ton cas est différent, Lucie. Tu es mariée avec Alfred ; tu as des enfants de lui, tu luttas pour sa liberté, toutes tes pensées sont prises par lui. J'ai vu Brigitte

peu de temps et nous savions que nos chemins devaient se séparer. Aussi ai-je pu me dire que ce serait de la folie de courir après un fantôme. Mon amour pour Nini Bertholet est différent, c'est plutôt une véritable amitié et j'ai besoin de cela en ce moment. Lorsque je veux me reposer des conférences avec Laborie et Clémenceau, je vais retrouver Nini, je me réjouis de son rire et je bavarde avec elle... lentement j'ai fini par l'aimer. Elle appartient à une famille de fonctionnaires et elle est habituée à lutter pour la vie. C'est une femme courageuse qui pourra aider son mari et je suis convaincu, que je ne trouverais jamais une femme meilleure pour moi.

— Je serais si heureuse, Mathieu, si tu pouvais avoir raison. Tu mérites d'être récompensé pour tous les sacrifices que tu as fait. Je voudrais faire la connaissance de Nini Bertholet, Mathieu, amène la moi après demain à dîner, veux-tu ?

— Avec plaisir Lucie... J'espère que vous serez de bonnes amies. Maintenant je dois te quitter.

— Tu vas la voir ?

— Oui.

— Pars alors, ne la laisse pas attendre. Et dis-lui de ma part que je l'aime déjà comme une sœur.

— Merci, Lucie... et au revoir.

— Au revoir, Mathieu.

Il lui baisa la main et partit.

Lucie se mit à la fenêtre, et le suivit des yeux un moment...

— Que Dieu protège son bonheur, murmura-t-elle. Il n'y a rien de si beau sur la terre, que deux êtres qui s'aiment.

Ces pensées lui rappelèrent son mari et elle alla s'asseoir à son secrétaire pour lui écrire. Longtemps, elle fixa la feuille blanche, en réfléchissant profondément.

Puis, elle commença à écrire rapidement :



Emile Zola courut à leur rencontre...
(Page 2740).

« Mon bien-aimé, nous avons fait un grand pas en avant. J'aurai tant à te raconter. hélas! je ne peux rien te dire. Les enfants et moi, nous pensons toujours à toi, nous parlons de toi tous les jours et en nous couchant le soir, nous prions pour toi. Aies confiance en l'avenir, Alfred, tes amis l'attendent pour toi. Si tu pouvais te rendre compte de tout ce que nous avons fait pour que la vérité éclate enfin, tu serais heureux et tranquille.

« Ne perds pas courage, nous avançons chaque jour et je peux te promettre que d'ici peu de temps tu seras réhabilité...

« Tu reviendras chez nous, nos bras sont ouverts pour te serrer contre nos cœurs, nous allons guérir les plaies que les autres t'ont fait...

« Je suis sûre que les temps les plus durs sont passés et que pour nous aussi, le soleil luira à nouveau.

« Je t'embrasse ; les enfants et moi, nous t'envoyons des baisers et l'expression de notre profond amour.

« Je suis à toi pour la vie.

Lucie. »

CHAPITRE CCCLXXXV

ENFIN REUNIS.

Les yeux d'Emile Zola se remplirent de larmes quand il ouvrit la dépêche de Desmoulin, l'avertissant de l'arrivée de Jeanne.

Desmoulin avait employé un langage chiffré, pour

que personne ne put se douter de l'identité de celui qui se dissimulait derrière le nom de Pascal.

Mais Zola savait que les mots suivants :

« Marchandise arrive probablement jeudi après-midi », voulaient dire :

« Jeanne vient avec les enfants. »

Il croyait vivre dans un rêve.

Il commença immédiatement les préparatifs, mettant des fleurs dans toutes les chambres de sa petite maison de campagne d'Oakland, où il habitait depuis quelque temps.

Il se rendit à la ville pour acheter des bijoux pour Jeanne, des jouets pour les enfants, tout ce qu'il pouvait imaginer qui leur ferait plaisir.

Et chargé de paquets, il rentra à Oakland.

N'osant pas se rendre à la gare, il attendit les siens à la maison. Durant des heures, il ne quitta pas la fenêtre, regardant nerveusement la montre.

Enfin !

Une voiture s'arrêta devant la maison.

M. Triouleyre descendit le premier et prit les enfants dans ses bras.

Emile Zola courut à leur rencontre.

Dès que les petits aperçurent leur père, ils se précipitèrent pour l'embrasser.

Ils le pressaient de questions et ne voulaient plus le lâcher, mais Mme Triouleyre les amena dans la maison, pour donner à Zola la possibilité de rester quelques moments seul avec Jeanne.

— Ma chérie... enfin tu es avec moi...

Il la regarda avec passion, la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement. Jeanne ne pouvait pas dire un mot, l'émotion la rendait muette. Mais son sourire disait plus que des mots son bonheur.

Elle était heureuse au-delà de toute expression et serrée contre l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde, elle entra dans la maison.

— Maintenant la vie sera plus facile, dit Emile Zola, c'est tellement triste d'être seul, d'être forcé de vivre séparé des siens.

— Je ne sais pas comment j'ai pu le supporter, Emile... les questions des enfants qui voulaient toujours avoir de tes nouvelles, me brisaient le cœur.

— Maintenant nous serons heureux, Jeanne.

— Que Dieu le veuille...

Elle l'avait dit d'un ton si grave, qu'Emile Zola la regarda avec surprise :

— Tu en doutes ?

— Je suis sûre, que nous serons heureux ensemble dit-elle, mais nous laissera-t-on ce bonheur ?

Emile Zola sourit.

— Personne ne nous connaît, ici, Jeanne. J'ai loué cette maison de campagne pour toi et les enfants, et pour éviter tous soupçons, j'ai même changé de nom. Je ne suis plus M. Pascal, mais je m'appelle maintenant Emile Dupont... n'oublie pas, que tu es madame Dupont à partir d'aujourd'hui.

— Penses-tu que cela suffira à nous protéger, Emile ?

— Oui, personne ne viendra nous ennuyer ici, Et nous allons vivre tranquillement, sans voir personne. Je me réjouis tant de cela, Jeanne, car tu ne peux pas imaginer combien tu m'as manqué. Maintenant, je t'ai pour toujours, je peux parler avec toi, je peux jouer avec les enfants et je travaillerai dans la joie.

— Pourrions-nous rester chez toi, jusqu'à ton retour à Paris ?

Emile Zola embrassa Jeanne.

— Je ne vous laisse plus partir, Jeanne, nous avons

besoin l'un de l'autre. Je t'aime tellement, ma petite chérie...

Emile Zola ne se lassait pas de murmurer des mots d'amour aux oreilles de Jeanne.

Elle l'écoutait avec un sourire heureux.

Tous les malheurs des dernières semaines, qui lui avaient rendu la vie insupportable, étaient oubliés.

Emile Zola lui parlait de l'avenir, le matin devait être consacré au travail, car la certitude d'avoir sa femme bien-aimée près de lui, lui donnerait la tranquillité nécessaire au travail. Il lui parla ensuite de sa nouvelle œuvre « Fécondité », qu'il voulait finir tout de suite.

Et souriant, il prit la main de Jeanne dans les siennes :

— Tu seras ma muse, ma chérie et sous ton inspiration je ferai un chef-d'œuvre.

CHAPITRE CCCLXXXVI

RESIGNATION...

On enterra le colonel Robert Henry avec tous les honneurs militaires.

Un long cortège suivait son cercueil et des couronnes somptueuses couvraient le catafalque.

D'innombrables lettres de condoléances parvenaient à la maison mortuaire.

Mais Louise n'ouvrait aucune lettre, ne recevait aucun visiteur.

Sur la demande des amis d'Henry elle se vêtit d'une robe de deuil et mit un long voile.

Elle s'approcha du cercueil d'Henry, pour lui dire un dernier adieu.

Son visage était blanc comme la neige, elle paraissait changée en statue.

Les amis de la maison se regardaient avec étonnement.

On savait pourtant que le mariage d'Henry avait été un mariage d'amour, et on ne comprenait pas l'impassibilité de sa veuve.

Toute autre aurait pleuré... aurait eu une crise de nerfs près du cercueil de son mari.

Mais Louise hochait seulement la tête.

Il semblait qu'elle ne pouvait comprendre que tout était fini, que les yeux de Robert Henry s'étaient fermés pour toujours.

Ses lèvres remuaient. On s'attendait à l'entendre parler du mort.

Mais elle restait muette.

Calme et comme toujours maîtresse d'elle-même, elle suivait le cercueil et lorsqu'elle jeta les dernières fleurs sur sa tombe, sa main ne trembla pas.

Les gens commentaient cette étrange attitude.

Malgré son indifférence apparente, pouvait-elle avoir aimé cet homme?

La plupart des gens le niaient... mais quelques uns prétendaient, qu'elle ne pouvait même pas pleurer.

Louise rentra à la maison et renvoya tous les amis qui voulaient rester près d'elle pour la consoler.

Elle demanda énergiquement qu'on la laissât seule

Le lendemain, alors qu'elle était en train de ranger

les papiers de son mari, on lui annonça le général Gonse.

Elle hésita un instant... mais avant qu'elle eut pu prendre une décision, le général ouvrit la porte et s'approcha d'elle.

— Chère madame, il faut que je vous parle. Nous sommes sincèrement inquiets pour vous et comme j'avais peur de ne pas être reçu, je me suis permis d'entrer ici, sans attendre votre autorisation. Mais je ne veux pas retourner auprès de mes camarades, sans pouvoir leur donner de vos nouvelles.

Louise le pria de s'asseoir.

Le général fixa sur son visage pâle, un regard inquiet.

— Chère madame, dit-il, nous sommes tous désolés que notre cher camarade Henry ait pu commettre un tel acte. Si nous avions pu nous douter qu'il en était réduit à envisager une telle extrémité, nous aurions pris les précautions nécessaires.

Louise ne répondit pas.

— Je vous assure que nous étions loin de penser à un tel dénouement.

— Vous ne devez vous faire aucun reproche, général. Mon mari ne méritait pas de ménagements.

Gonse l'écoutait, effrayé :

— Madame... je ne vous comprends pas...

Un sourire de démente apparaissait sur le visage de Louise.

— Il ne faut pas essayer de me cacher quelque chose, général, dit-elle, je sais tout ce qu'il a fait.

— Vous savez ?

— Oui.

— Et vous croyez, qu'il s'est tué pour expier son crime ?

— Non, madame, vous ne devez pas accuser votre mari.

Louise haussa les épaules, sans répondre.

— Il n'a pas commis de crime... continua Gonse.

Elle le regarda fixement, comme si elle n'avait pas compris ses paroles.

— C'est vous qui le dites... vous qui étiez son chef ?

— Oui, et tous mes camarades vous diront la même chose. J'admets qu'il n'a pas agi correctement, mais tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour la patrie et personne n'a le droit de le juger.

Louise voulait lui crier toute la vérité, lui dire qu'elle savait, que Robert n'avait pas agi dans l'intérêt de la patrie, qu'il avait suivi les conseils d'Amy Nabot, lorsqu'il commit son crime.

Mais elle se tut.

Ses lèvres se crispèrent, pour ne pas laisser échapper le terrible secret.

Si on continuait à croire à l'innocence de Robert, sa mémoire resterait sans tâche.

Elle ne voulait pas l'accuser, mais essayer de réparer les fautes qu'elle avait commises.

Car elle se sentait coupable.

Elle se reprochait d'avoir amené Henry au suicide par sa froideur et son obstination.

Si les autres ne voulaient pas le juger, son rôle n'était pas de l'accuser.

— Nous allons démentir tous les bruits qui évoqueront de la faute de votre mari...

— Pourrez-vous faire cela, général ? Les journaux sont pleins d'accusations. Tous disent qu'Henry était le seul coupable.

— Nous allons les faire taire... s'écria Gonse furieux.

— En avez-vous le pouvoir ?

Gonse la fixa :

— Nous comptons sur vous dans cette lutte, madame, dit-il en appuyant sur les mots.

— Sur moi ? Que puis-je faire ?

— J'ai déjà tout arrangé pour vous, chère madame, et j'espère que vous serez satisfaite de mes projets.

Louison secoua négativement la tête.

— Je ne veux rien avoir à faire avec l'opinion publique, général. J'ai l'intention de me retirer à la campagne, où personne ne me connaît et où je pourrai vivre tranquillement. Je n'ai plus la force de lutter. Je suis tellement fatiguée et je voudrais être enterrée auprès de mon mari.

— Non, madame, reprenez-vous ! Si vous avez aimé votre mari, vous devez lutter pour conserver sa mémoire sans tache.

— Si c'était possible !...

— Mais je vous dis que l'Etat-Major est prêt à vous aider. Le pire ennemi est le journaliste Reinach, ses articles sont écrits pour amener le peuple contre nous. Mais il faudrait que nous puissions l'empêcher d'écrire.

— Comment puis-je vous aider ?

— Si vous déposez une plainte en diffamation contre lui, l'opinion publique changera. On ne prendra plus votre mari pour un criminel, mais pour un martyr, qui a été poussé au suicide par les amis du capitaine Dreyfus. Il nous est impossible à nous, de déposer une telle plainte, mais vous, la veuve du colonel, vous le pouvez.

Louise réfléchissait. Son regard fixait le portrait du mort, fait lors de leur mariage.

L'image était si ressemblante, que Louise avait l'impression qu'Henry était vivant devant elle.

Son cœur se contracta.

Il lui sembla l'entendre lui demander un dernier service : celui de sauver son honneur.

— J'ai expié par ma mort, avait-il l'air de dire, car j'aurais tellement aimé vivre auprès de toi. Ton amour me rendait heureux, et j'ai dû sacrifier ce bonheur, car

j'ai été criminel. Si tu peux me pardonner, Louise, prouve-moi ton amour et défend mon honneur.

Affolée, elle se couvrait le visage.

Et le général Gonse s'aperçut que de grosses larmes ruisselaient de ses yeux...

Il se taisait, la laissait pleurer, car ces larmes devaient la soulager.

Enfin, elle se leva et tendit la main au général.

— Je ferai tout ce que vous me demandez, général... dit-elle d'un ton raffermi en séchant ses larmes. L'honneur de mon mari sera sauf.

CHAPITRE CCCLXXXVII

FRIVOLITES CONSTANCE.

On peut être heureux sans argent, mais lorsqu'on en a, on l'est davantage.

Il avait été très pénible à Esterhazy de se priver, durant la dernière semaine, de tant de choses, qui étaient nécessaires à son existence.

Maintenant il pouvait jouir de la vie, prendre ses repas dans un restaurant luxueux et boire du bon vin.

Il s'habillait avec soin, car au cours de sa vie aventureuse il n'avait jamais perdu le désir de paraître un personnage élégant.

Pendant qu'il s'habillait devant la grande glace de sa chambre à coucher, son regard tomba sur un papier, que la patronne de son hôtel lui avait apporté le matin avec le déjeuner.

C'était la note.

Depuis trois semaines il ne l'avait pas réglée.

Mais, maintenant, il allait pouvoir payer toutes ses dettes. Madame Brown avait été très complaisante pour lui et ne l'avait pas pressé de régler la facture.

Elle avait attendu, de jour en jour, et lorsqu'il s'était excusé, elle avait souri :

— Je n'ai pas peur, monsieur le comte, dit-elle, un homme aussi bien élevé que vous ne tromperait pas une pauvre femme. Ma pension n'est pas suffisante pour aider ma fille Harriet qui ne gagne guère, et j'ai confiance en vous, vous me payerez un jour.

La vanité d'Esterhazy était flattée par les soins de la mère et de la fille, qui essayaient toutes les deux de lui rendre la vie le plus agréable possible.

Maintenant, il avait de l'argent et il voulait payer sa note. Avec un sourire satisfait, il se contempla dans la glace et frisa sa moustache.

— Tu es toujours le beau Ferdinand... dit-il en riant. Les femmes seront toujours folles de toi...

Il pensait à Harriet Brown, qui lui avait tenu compagnie à la maison.

Cette jeune fille avait à peine dix-neuf ans et elle était très timide et sans expérience.

Esterhazy pensa soudain qu'une aventure avec cette petite serait amusante.

Cela le changerait un peu.

A quoi bon avoir des scrupules ? Le divorce allait être prononcé bientôt. Enfin il serait libre !

Clara était convaincue que tout était fini.

Il avait d'abord hésité à consentir à ce divorce, car étant marié avec elle, le vieux Donati aurait peut-être payé encore une fois ses dettes.

Mais son avocat lui avait déclaré qu'il était impossible de compter sur son beau-père, qui refusait une fois pour toutes de l'aider.

C'est ainsi qu'il avait consenti au divorce.

Il passa dans le petit salon de la patronne de l'hôtel.

Madame Brown et sa fille se levèrent et le saluèrent.

— Vous êtes bien aimable, monsieur le comte, de venir nous voir... dit madame Brown en avançant un fauteuil : asseyez-vous donc...

— Merci bien, madame, mais je n'ai qu'un instant, je voulais régler ma note.

Et il posa l'argent sur la table.

— Mais cela ne pressait pas, monsieur le comte... vous aviez le temps.

— Non, madame, j'aime que mes affaires soient en ordre. Je n'ai pas reçu mon argent à temps et c'est pour cela, que je n'ai pas pu régler ma note l'autre jour.

— Ne vous excusez donc pas, monsieur le comte... n'en parlons plus.

— Vous êtes bien aimable, madame, et je me trouve vraiment bien chez vous.

La vieille femme sourit flattée.

— Vous vous plaisez vraiment avec nous, monsieur le comte ?

Esterhazy frisa sa moustache d'un air conquérant et regarda Harriet avec des yeux si langoureux, que la jeune fille rougit et baissa la tête.

— Je me plais beaucoup, ici, madame, répondit-il, jamais je ne pourrai trouver mieux. On ne trouve pas tous les jours une hôtesse aussi aimable et une jeune fille aussi belle que mademoiselle Harriet...

— Oh ! vous plaisantez, monsieur le comte...

— Pas du tout, mademoiselle... Vous êtes tellement belle, que c'est vraiment dommage, de vous voir rester toujours à la maison.

Madame Brown écoutait avec satisfaction les paroles d'Esterhazy, et elle approuva vivement :

— Je lui dis cela tous les jours. Elle ne devrait pas rester toujours près de sa mère. Une jeune fille doit s'amuser.

Harriet protesta :

— Avec qui dois-je sortir, maman, je n'ai pas d'amie et je ne peux pas sortir seule.

Madame Brown soupira :

— Ma fille est vraiment difficile, monsieur le comte. Elle ne s'attache à personne.

Esterhazy se pencha vers la jeune fille et lui prit les mains.

— Et si je vous demandais de venir avec moi à l'Opéra et de souper avec moi après, refuseriez-vous ?

La jeune fille semblait de plus en plus confuse.

Madame Brown la pressa :

— Mais dis donc un mot, Harriet.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Je viens avec vous... c'est cela qu'il faut dire, poursuivit Esterhazy.

Harriet sourit timidement.

— Mais ce n'est pas possible, monsieur le comte.

— Pourquoi pas ? Avez-vous un fiancé, qui puisse vous le défendre ?

— Qu'allez-vous penser, monsieur le comte !... l'interrompit madame Brown... Harriet ne connaît pas d'hommes.

Esterhazy la contempla attentivement.

Elle lui avait toujours plu, mais il n'avait pas eu le temps de s'occuper d'elle.

Maintenant, il s'apercevait qu'elle avait l'air innocente et chaste.

Cela l'attirait infiniment.

— Eh bien, mademoiselle, ne réfléchissez plus... dites oui et venez avec moi.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

— Vous êtes un homme si élégant et je ne suis qu'une pauvre fille.

— Ce n'est pas une raison, pour ne pas passer une belle soirée ensemble. Je suis de si bonne humeur aujourd'hui, mademoiselle et je n'aurais aucun plaisir à sortir seul. Venez avec moi.

Madame Brown fit un signe à sa fille et celle-ci rougissant violemment répondit, hésitante :

— Si maman le permet, je veux bien sortir avec vous monsieur le comte.

— Mais, naturellement, je le permets, Harriet. C'est un grand honneur pour nous, que monsieur le comte t'invite.

— L'honneur est pour moi, madame. Mademoiselle Harriet doit connaître la vie, il ne faut pas toujours rester à la maison.

— Elle a tellement envie de sortir !

— Alors c'est très bien, habillez-vous vite, nous partons dans une heure.

La jeune fille approuva avec un sourire.

— Je vais me changer et j'espère que vous n'aurez pas honte de sortir avec moi. Mais ma robe va être bien simple...

Esterhazy dit galamment :

— Quand on est aussi belle que vous, on n'a pas besoin de robes somptueuses. Ne perdons pas de temps ; je me retire dans mes appartements pour fumer un cigare. Dans une heure je viendrais vous prendre.

Il partit et les deux femmes se regardèrent.

Harriet était comme figée à sa place, elle ne levait pas les yeux.

Madame Brown s'approcha d'elle et lui tapota les épaules.

— Quel bonheur pour toi...

La jeune fille la regarda d'un air étrange.

— Tu crois ?

— Pourquoi pas ?

Harriet haussa les épaules.

— Je ne sais pas...

— Une autre fille sauterait de joie... dit madame Brown agacée. Un homme si bien, si charmant que le comte. Et toi, tu fais la tête... cela ne te fait donc pas plaisir ?

— Si... mais...

— Qu'as-tu à lui reprocher ?

— Mon Dieu, il n'est pas jeune...

Indignée, sa mère lui répondit :

— Comment ? C'est un homme dans la force de l'âge.

— Il pourrait être mon père.

— Ce sont ces hommes-là, qui font les meilleurs amants. On peut les mener par le bout du nez.

Harriet sourit tristement.

— Je ne saurai jamais... Je suis bien contente qu'il m'ait invité à aller à l'Opéra et cela me plaît de dîner dans un restaurant élégant. Nous n'avons pas assez d'argent pour nous payer cela... Mais...

Madame Brown ne voulut pas en entendre davantage.

— Ne continue pas avec tes « mais » ridicule. Sois sage et ne rates pas l'occasion. J'ai plus d'expérience que toi et j'ai remarqué ces derniers jours que le comte de Voilement s'était amouraché de toi.

— Tu te trompes peut-être, maman.

— Impossible. Pourquoi est-il resté à la maison tout ce temps-là et pourquoi m'a-t-il demandé tout le temps après toi ?

— Peut-être parce qu'il s'ennuie...

— Tu es terrible, Harriet... au lieu d'être heureuse